

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, RÉDACTEUR

NUMERO 12

MONTREAL, DÉCEMBRE 1883

VOLUME II

A V I S

Nous prions nos abonnés de vouloir bien se rappeler que l'abonnement à l'*Album Musical* est strictement payable d'avance. Ceux qui ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de leur journal devront se hâter de nous expédier au plus tôt le montant de leur abonnement.

.

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous venons de prendre de nouveaux arrangements avec un graveur de New-York. Dorénavant la musique de notre journal sera gravée plus rapidement et nous n'éprouverons plus de retards.

.

Ceux de nos abonnés qui désirent faire relier le second volume de l'ALBUM MUSICAL feront bien de s'adresser à nos bureaux. Nous sommes en mesure d'offrir une excellente reliure pour la modique somme de 90 centins.

.

Nous commencerons au mois de janvier la publication d'un nouveau feuilleton. *Criquette* tel est le nom de l'ouvrage, est un roman des plus dramatiques, rempli des situations les plus émouvantes et de la plus haute moralité. Le nom de l'auteur suffirait à le recommander, il est dû à la plume de Ludovic Halévy, l'auteur de l'*Abbé Constantin*, que nous terminons avec le présent numéro.

.

Notre collecteur, M. Cherrier visitera Québec dans le cours du mois prochain. Nous prions nos abonnés de vouloir bien se préparer à le recevoir favorablement.

A NOS ABONNES.

Avec le présent numéro se termine la deuxième année de l'ALBUM MUSICAL et nous ne voulons pas laisser passer cette occasion sans offrir nos plus sincères remerciements à tous nos abonnés, aux membres du clergé et à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont patronné notre journal. Grâce à leur bienveillant encouragement, grâce à leur patriotisme, nous avons pu maintenir l'ALBUM MUSICAL, qui, comme on le sait, est le seul journal de ce genre qui existe non seulement à Montréal, mais dans toute la Puissance du Canada. Cela n'a pas été sans peine. Il nous a fallu beaucoup d'énergie, beaucoup de courage pour surmonter les difficultés sans nombre dont quelques esprits étroits ont parsemé notre route déjà si difficile, nous avons dû nous imposer de nombreux sacrifices pour résister à la guerre de corsaire que

l'on nous a faite et que l'on nous fait encore dans certains quartiers.

Des personnes qui ont pour mission d'enseigner la charité, n'ont pas craint de recourir à la calomnie pour nous dénigrer auprès de leurs élèves. D'autres — et ce sont les moins dangereuses — n'ayant pour tout mobile que la jalousie et l'ambition, n'ont reculé devant aucun moyen pour nous nuire et nous faire du tort auprès de nos abonnés. Mais, nos amis aidant, nous avons surmonté tous ces obstacles, et notre journal est aujourd'hui plus fort, plus vivace que jamais.

Nous recevons d'un peu partout des lettres de félicitation; les gens sérieux s'occupent de notre publication; la presse européenne même veut bien se joindre à nos confrères et nous ne pouvons résister au désir de publier ici ce que disait de nous le *Bulletin Musical* de Paris dans un de ses derniers numéros :

“ Nous avons reçu ces jours derniers l'importante publication mensuelle de la maison Filiatroult de Montréal (Canada). L'*Album Musical*, tel est le titre de ce charmant journal, voulant bien faire l'échange avec notre modeste publication, j'espère que nous aurons occasion de parler de lui de temps en temps. Nous envoyons à notre lointain confrère nos plus cordiales félicitations.”

Ces témoignages, excessivement flatteurs pour nous, compensent bien les quelques déboires que nous ont causés nos lâches détracteurs et ils nous font un devoir de travailler de plus en plus à faire progresser l'œuvre que nous avons entreprise et à laquelle nous sommes totalement dévoués.

Nous espérons que l'on voudra bien nous continuer le patronage distingué que l'on nous a accordé jusqu'à ce jour, et que nous nous efforcerons de mériter de plus en plus.

Nous ne pouvons terminer ces quelques remarques sans offrir à nos abonnés nos plus sincères excuses pour le retard apporté dans la publication des trois ou quatre derniers numéros de l'ALBUM.

Faisant graver depuis quelques mois notre musique à Philadelphie, nous sommes pour ainsi dire à la merci de notre graveur, de la douane et des postes, et il nous a été jusqu'à ce jour absolument impossible de remédier à ces inconvénients.

Mais nous croyons aujourd'hui pouvoir assurer nos lecteurs que cet état de choses va cesser et que dorénavant nous serons ponctuels.

Nous aurons avant longtemps notre outillage de gravure, et il nous sera alors facile d'arriver à l'heure et à la date indiquées.

En attendant, nous dirons en terminant ce que nous disions l'année dernière à pareille époque. que tous ceux de nos compatriotes — et ils sont nombreux — qui ont à

cœur l'avancement et le progrès des beaux-arts dans notre pays ne se contentent pas de payer leur abonnement, mais qu'ils s'efforcent de propager partout l'ALBUM MUSICAL et ils auront droit à notre reconnaissance éternelle.

Décembre 1883.

LA RÉDACTION.

L'OPÉRA ITALIEN

La courte saison d'opéra italien que nous avons eue à Montréal a été inaugurée le 24 de ce mois par la *Somnambule*. Le chef-d'œuvre de Bellini a été donné d'une façon superbe et il est vraiment regrettable que l'auditoire n'ait pas été plus nombreux. Mme Gerster est une artiste de première force, mais elle était peu connue à Montréal, et cela explique pourquoi la salle était presque vide. Vû les prix élevés nos amateurs pouvaient difficilement se payer trois représentations, et ils se réservaient pour la Patti. Aussi le mercredi soir, notre Académie de Musique était-elle littéralement remplie.

Dès sept heures et demie toutes les loges étaient occupées, tous les sièges étaient pris et quelques retardataires eurent toutes les peines du monde à se rendre à leurs places tant les allées étaient encombrées.

A 8 heures le rideau se leva sur la première scène de la *Traviata* et la grande diva, la charmeuse par excellence, comme on s'est si souvent plu à l'appeler, la Patti en un mot, apparut charmante et gracieuse, devant les yeux éblouis des spectateurs. Un tonnerre d'applaudissements éclata alors dans la salle et à l'exception de l'Albani nous ne croyons pas qu'aucune artiste n'ait jamais eu une ovation aussi enthousiaste, aussi spontanée.

Violetta est un des bons rôles de la Patti et elle y est tout simplement admirable. On a beau dire dans certains cercles qu'elle n'est plus tout à fait ce qu'elle était il y a dix ans, il n'en est pas moins incontestable que c'est encore la plus grande artiste que nous ayons entendue à Montréal. Cette femme n'est pas devenue chanteuse, elle est née chanteuse, et c'est une organisation musicale probablement unique au monde.

Ses notes piquées, ses vocalises et son trille dans le grand air *Sempre libera Degg'io* sont réellement extraordinaires et l'auditoire le comprit, car après cet air les applaudissements les plus enthousiastes rappelèrent Mme Patti, qui dut revenir deux fois devant le rideau où elle reçut des fleurs.

Même perfection, même succès dans *Ah fors e lui che l'anima*, mais c'est surtout dans le dernier acte qu'éclata son triomphe. Elle dit et chanta l'*Addio del Passato* avec tant de sentiment et d'une façon si émouvante que plus d'un auditeur se sentit venir les larmes aux yeux.

Vicini, qui remplaçait Nicolini, nous donna un *Alfredo* fort acceptable. Il attaque peut-être ses notes un peu bas, mais c'est probablement dû à la rigueur de notre climat.

Galassi, dans le rôle de *Germont* a été superbe et nous n'avons que des éloges à lui adresser. C'est un baryton de premier ordre : le timbre est chaud ; la voix, pleine et sonore, est d'une égalité et d'une rondeur parfaites dans tous

ses registres. Elle est aussi très étendue et Galassi attaque les notes élevées avec autant de facilité qu'un ténor.

Les chœurs et surtout l'orchestre, sous l'admirable direction de Signor Arditi, s'acquittèrent de leurs parties respectives avec une rare perfection.

La troisième représentation ne le céda en rien aux deux premières et Lucie de Lammemoor fut aussi très bien rendue.

Mme Gerster remporta un véritable triomphe dans le rôle de *Lucia* qu'elle joua et chanta en grande artiste. La scène de la folie était quelque chose de saisissant, l'illusion était complète et nous ne craignons pas d'avancer qu'il est impossible d'y mettre plus de naturel ni de sensibilité.

Le sextuor du second acte fut bissé avec frénésie et les artistes furent forcés de se rendre aux *encore* de l'auditoire.

Vicini fut moins mauvais et chanta plus juste que d'habitude. *Edgardo* lui va décidément mieux qu'*Alfredo*.

Quant à Galassi, il fut à la hauteur de la réputation qu'il s'était créée dès le premier soir. Il rendit le rôle d'*Aston*, avec autant de perfection que celui de *Germont* dans la *Traviata* et c'est sans contredit le plus beau baryton que nous ayons entendu.

J'arrive à la dernière représentation et je voudrais m'abstenir d'en parler. Mme Pappenhcim et signor Bello qu'on nous a fait entendre le samedi dans *Il Trovatore* n'étaient pas dignes de figurer dans la troupe qui vient de nous visiter. L'une est une ruine et l'autre est tout au plus un amateur.

Le Col. Mapleson aurait pu se dispenser de nous imposer son *Trovère* et nous n'aurions jamais songé à lui en faire un reproche.

Quoi qu'il en soit, ces quelques représentations d'opéra que nous avons eues feront époque dans nos annales et nos amateurs en garderont probablement longtemps le souvenir.

LE CONCERTO DE BÉBÉ

Comme la littérature, la musique a eu aussi ses grands hommes, qui ont su se faire petits pour les enfants, et il existe encore quelque part des boîtes à musique pour lesquelles Mozart avait composé des airs tout exprès, afin d'en faire la surprise à quelque gamin ou à quelque fillette.

Haydn, qui fut pendant longtemps l'hôte du prince Esterhazy composa maintes fois de la musique pour accompagner des drames... de marionnettes, des opéras enfantins, que jouaient les jeunes princesses et leurs petites amies. La symphonie burlesque, où le mirliton joue un rôle si important, et qui nous est restée, date de cette époque.

Quelques unes de ces œuvres furent gravées en Italie, et la *Cafetière bizarre* est de ce nombre ; mais combien d'exquises improvisations perdues !

Pourtant, le plus souvent, Haydn écrivait ces pièces ; plusieurs d'entre elles, composées pour servir de délassement après la leçon de musique des enfants, étaient même religieusement conservées par le prince Esterhazy.

Un jour un incendie détruisit le château. On sauva ce que l'on put ; mais rien ne flamba comme la musique ! et

e vent s'étant mis à jouer son *allegro con fuoco*, on ne trouva des morceaux de Haydn que quelques pages dépareillées, à moitié brûlées.

Cependant on les recueillit, et elles restèrent comme une relique dans la famille Esterhazy.

Le *Journal de Musique*, à qui nous empruntons ces détails, ajoute : "Si nous avons rappelé ces souvenirs, c'est qu'ils ont été éveillés en nous par un dilettante des plus distingués, qui porte un des noms illustres de notre pays, et dont les grands parents, contemporains d'Haydn, étaient les familiers du prince Esterhazy."

Comme nous causions, ces jours passés, de la quantité prodigieuse d'œuvres laissées par le maître, il nous arrêta en nous disant : Il y en a peut-être encore eu autant de brûlées chez le prince Esterhazy.

Et il ajouta : "J'en ai une de ce temps, qui vaut son prix ; il n'y a plus de titre au morceau, il a été détruit par le feu ; mais la musique est restée intacte heureusement."

Notre interlocuteur alla chercher le précieux autographe.

Oui, c'était bien l'écriture d'Haydn ; le morceau que nous avions sous les yeux était en trois parties ; un *allegro*, un *andantino* et un *finale*, il avait été certainement écrit pour des enfants ; il y avait, de ci de là, un trait, une modulation placés avec une gravité tout à fait comique. En son genre, ce concerto enfantin était un petit chef-d'œuvre d'esprit et nous nous extasiâmes avec une complète expansion devant ce bijou ancien auquel, d'un commun accord nous donnâmes le titre de *Concerto de bébé*.

Le journal de Musique.

SYLVIA ET LA CRITIQUE

Grâce à l'obligeance d'un ami, nous pouvons donner, dans ce numéro, l'une des perles d'un des plus fameux ballets de l'Opéra, la danse éthiopienne de *Sylvia*. La critique a été unanime à faire l'éloge de la délicate partition de M. Delibes.

Voici ce qu'en a dit le prestigieux critique du *Moniteur Universel*, M. Paul de Saint-Victor :

"La partition de M. Delibes est une symphonie insinuée dans un scénario. Toujours en situation, toujours en mouvement, elle entremêle aux accompagnements de l'action, des intermèdes lyriques, des pages descriptives, des tableaux de mythologie et de paysage d'une poésie ravissante. Pas un rythme banal, pas un morceau de hors-d'œuvre ou de remplissage ; partout une science voilée de grâce, une élégance soutenue, une gaieté noble et vivante, un art de ciseleur dans le jeu des sonorités et des ombres, un fini délicat et pur qui s'étend aux moindres détails de l'orchestration. Le compositeur du *Roi l'a dit*, auquel nous devons déjà *Coppélia*, qui a fait date dans la musique des ballets n'a jamais été plus heureusement inspiré.

"On ferait toute une symphonie pastorale de la musique du premier acte. C'est d'abord le *scherzo* du pas des Faunes et des Dryades, vif et furtif, bruyant et fuyant, qui peint si bien le trépidement nocturne d'une ronde merveilleuse.

Un chant de flûte élégiaque accompagne la rêverie d'Aminta. L'essai des chanteresses apparaît sur une fanfare triomphale que semblent répercuter les échos sourds des timbales ; elle respire une fougue intrépide, une fraîche allégresse, elle sonne la course de la vie libre au fond des grands bois. Quelque chose de féérique se mêle à son bruit vainqueur ; c'est bien une troupe d'Immortelles qu'annoncent ces cors enchantés. La valse lente de *Sylvia* tourne sur un rythme d'une morbidesse délicate. Dans la scène où la nymphe atteint le berger, en voulant frapper la statue, l'orchestre, sans jouer la situation d'opéra, prend des accents pathétiques. La cantilène rêveuse d'Aminta y revient attristée par le frémissement des violons, en exhalant la plainte d'un oiseau blessé. Quelle vive et fine farandole que celle qui brode d'une mélodie en spirale, la descente du cortège rustique défilant le long du sentier ! Le morceau de la consultation du sorcier a l'esprit d'un récit comique légèrement esquissé."

Voici ce que M. Paul de St Victor dit du morceau que nous publions aujourd'hui même :

"La danse des deux petits esclaves éthiopiens, piquée par les flûtes de modulations scintillantes, a la bizarrerie d'une arabesque sonore. Elle résonne comme l'incantation d'un Psylle déroulant et faisant danser des serpents ; elle évoque l'image d'une ronde noire se démenant sous la lune, autour d'une idole africaine."

LA NUIT DE NOEL

"Jacques songeait. La tête appuyée dans sa main, il regardait fixement vers un coin de la chambre. Là, dans un tout petit lit blanc, protégé par une croix pendue à la muraille, Bébé dormait. Il dormait de tout son pouvoir, sa bouche ronde entr'ouverte comme s'il se préparait à sourire, ses mains potelées ramenées sous son double menton.

"Tout à coup, dans le silence, la pendule sonna précipitamment : *din, din, din*.

"— Onze heures pensa Jacques ; si je veux trouver une place à la Madeleine pour la messe de minuit, je dois partir.

"Il se leva, s'arrêta un moment près de la couchette de Bébé, constata que tout était bien, mit une bûche dans la cheminée, puis il sortit.

"Marthe, dit-il en entrant dans la cuisine, je vais à la messe de minuit. Couchez-vous. J'ai laissé la porte ouverte pour que vous entendiez Bébé, s'il vous appelle.

"Il faisait froid ; la lune brillait de toutes ses forces, éclairant vivement un côté de la rue et faisant reluire les carreaux des fenêtres, pendant qu'à terre s'allongeait l'ombre nettement découpée des hautes maisons opposées. Blanc et noir, livrée de deuil que revêtait Paris en cette nuit de fête, livrée de deuil qui convenait bien aux tristesses de Jacques.

"Dans l'église se pressait la foule. Au fond, le maître autel resplendissait de lumières et les chrétiens agenouillés l'environnaient pieusement.

"Jacques, arrivé tout près de l'autel, suivit le saint sacrifice de cette nuit de Noël. Une voix jeune et pure entonna

l'Adeste. "Venez, ô chrétiens ; contemplez le nouveau-né, le roi des anges. Venez et adorons.

"— L'an passé, se dit Jacques, Julie était à la messe de minuit avec moi, ici, presque à la même place. C'était le même chant dit par une voix aussi fraîche qui conviait les fidèles à se réjouir des triomphes de l'Eglise. Partout il faut que je retrouve les traces de la compagne que Dieu m'avait donnée et qu'il m'a ôtée. Et cela me fait du bien de penser à elle devant Dieu, devant Dieu qui dispense aux âmes blessées ce calme bienfaisant qui amène la paix.

"La messe dite, Jacques, sans s'attarder, regagna son chez-lui. Certainement Marthe ne dormait pas ; elle devait être occupée à égrener son chapelet au coin du feu, près de l'enfant. Il fallait aller la relever de sa faction.

"— L'an dernier, se dit Jacques, Julie et moi avons suivi le même chemin. J'ai beau mettre les pas dans les pas de l'homme heureux que j'étais alors : je suis seul. Nous avons pris ce même trottoir, et, ici, devant cette boutique de pâtisseries, Julie m'a dit : "Veux-tu que nous achetions des gâteaux ?" Voilà un an de cela ; il me semble que c'est hier.

" Jacques entra machinalement, choisit des gâteaux, ceux que Julie préférait, puis il revint chez lui tout content.

" Dans la chambre chaude Marthe s'assoupissait sur une chaise. Jacques la gronda doucement et l'envoya se reposer. Bébé n'avait pas bougé. Il était si gentil comme cela, avec ses mèches blondes qui s'échappaient de son bonnet, avec ses lèvres roses qui remuaient, occupées sans doute à déguster quelque sucrerie imaginaire.

" Lorsque Jacques crut la vieille bonne endormie, il alla prendre dans la salle à manger deux verres et de la vaisselle ; il approcha la petite table de la cheminée ainsi que faisait Julie. Il mit dans l'assiette de Julie un gâteau, le plus gros et il en prit un autre pour lui.

" Jacques ne mangeait point ; il n'avait pas faim ; ce n'était, hélas ! qu'un simulacre de réveillon. Quelle idée avait-il eue ?

" L'an passé, à pareille heure, Bébé dormait dans son dodo comme aujourd'hui. Julie seule n'est plus là. Voilà son fauteuil ; il est vide. La maison entière est vide, et plus vide encore le cœur de Jacques. Dieu lui avait envoyé ce merveilleux baume qui prévient toute révolte : la résignation ; et ce remède qui endort les douleurs de ce monde : l'espérance, mais Jacques faiblissait parfois et se prenait à trouver trop lourd le fardeau que la mort lui avait imposé.

"— Ce que j'aimais, pensait-il, est renfermé dans une tombe. Ce que je souffre est renfermé dans mon cœur aussi morne qu'un tombeau. Quel sobre résumé on pourrait faire de ma vie ! Une grande joie : le mariage ; une joie plus grande : l'enfant ; puis un jour Julie toussa ; elle pâlisait étrangement, elle maigrissait, conservant la même sérénité, la même douceur. Puis elle est morte. Et me voilà seul. Pauvre Bébé qui n'a plus de mère ! Pauvre moi qui n'ai plus de soutien.

" Jacques pleurait et sanglotait. Les joies d'hier lui revenaient une à une à l'esprit. Il pleurait, la tête cachée dans les mains, se rappelant toutes les bontés de celle qu'il avait perdue. N'est-ce pas une consolation dans la douleur ?

" Si, mais il en est une autre, une plus grande, et qui vient de Dieu. C'est de songer que les bonnes actions de ceux que nous avons chéris auront leur récompense, c'est de se confier à la miséricorde divine et de dire qu'il est, par delà les orages passagers, un éternel printemps. L'espérance de ceux qui croient, est pareille à l'oiseau qu'ont meurtri les chasseurs et qui s'efforce de se réfugier au Ciel.

" Quand Jacques sortit de son accablement, son regard tomba par hasard sur l'assiette que, dans sa naïveté presque infantine, il avait mise devant la place de Julie. L'assiette était vide.

" Jacques eut comme un mouvement de frayeur instinctive. Il se leva soudain, puis, quasi désappointé, il se mit à rire.

" Derrière la table, assis par terre, ses pieds nus dépassant sa chemise de nuit, Bébé mangeait d'un grand appétit. Bébé s'était réveillé, il s'était levé doucement, et, voyant une friandise à sa portée, il n'avait conçu aucun doute sur le droit qu'il avait d'y prétendre.

" Un peu surpris dans son réveillon improvisé mais rassuré par le sourire de Jacques, Bébé interrogea d'un ton calme :

"— C'était pour moi, dis, petit père ?

" Jacques sentit je ne sais quelle flamme lui brûler la poitrine. Il prit Bébé dans ses bras et le serra contre son cœur à lui faire mal.

"— Pardon, mon Dieu, dit Jacques ; pardon si j'ai pleuré. J'avais oublié que je n'étais pas seul."

LES ALLEMANDS ET LA MUSIQUE FRANÇAISE.

Nos lecteurs liront sans doute avec intérêt le joli travail suivant que nous reproduisons du *Bulletin Musical* de Paris.

Ce n'est pas sans une vive émotion que je viens, pour la première fois, exposer des appréciations sur un sujet qui offre, à mon sens, un intérêt considérable pour l'avenir musical de la France.

Beaucoup de journalistes, plus ou moins compétents, ont commenté l'esprit de tendances musicales toujours croissant, en notre pays, à imiter le mode de confection tudesque. Certes, l'Allemagne a le droit de s'enorgueillir de maîtres tels que Jean-Sébastien Bach, Hændel, Haydn, le divin Mozart, Beethoven, Mendelssohn, et nul artiste français ne peut les ignorer. Mais, cependant, nos maîtres à nous, les illustres champions de la Gaule, qui avaient noms : Berton, Catel, Lesueur, Gossec, Grétry, Mehul, et plus tard Onslow, Reber, Boieldieu, Hérold, Berlioz, Auber, Halévy, qui purent connaître et apprécier ces grands compositeurs allemands, étaient eux-mêmes et demeuraient Français. Doit-on conclure de là qu'ils étaient moins instruits ? Je crois pouvoir affirmer

que cela est insoutenable. A commencer par la construction des accords fondamentaux jusqu'aux combinaisons les plus abstraites de la fugue, l'école de la science musicale, l'harmonie enfin, est partout la même, aussi bien en France qu'en Allemagne, en Italie, en Russie et ailleurs.

Les auteurs italiens sont restés, à peu de chose près, en dépit du mouvement qui s'opère actuellement un peu partout, mais surtout chez nous, absolument maîtres d'eux-mêmes en conservant le caractère mélodique qui leur est propre. En premier lieu, ils semblent consulter le cœur, puis l'esprit; le surplus n'est qu'un accessoire encadrant le tout et susceptible de le faire valoir plus ou moins. Chez nous l'esprit docile se plie facilement à la gaieté, à l'enjouement autant qu'au charme de l'élégance et du cœur; à peine est-il besoin de nommer Hérold, Boieldieu, Auber, Adam, etc., etc. Qui donc oubliera jamais ces grandes illustrations nationales!

La Russie doit se glorifier d'Antoine Rubinstein, virtuose de premier ordre et profondément instruit, souvent inspiré, puissant et fougueux fondateur d'une école remarquable, qui a donné à son pays un lustre jusqu'alors inconnu. Il est demeuré lui-même.

Je veux constater ici que Richard Wagner, pour lequel la science n'avait point de secret, qui a fait tant de bruit (depuis la guerre surtout), novateur et chef de la nouvelle école allemande, était incontestablement un artiste de génie; mais un génie secondaire, parce que sa facture était presque exclusivement métaphysique. Cette école est susceptible d'éblouir quelquefois; émouvoir, je ne dirai pas jamais, mais rarement. Si le cœur ne doit jamais vibrer, si nous le rendons de plus en plus insensible, il s'atrophiera et l'on fera vainement appel à des battements qui ne viendront pas; il restera sourd peut-être, l'égoïsme aidant, aux plus nobles accents de la passion humaine, même au patriotisme! cependant, que d'admirateurs il a!

J'ai entendu plusieurs fois traiter par des Wagneristes l'immortel auteur du plus imposant chef-d'œuvre qui fût jamais (*Don Juan*) de "rococo"! Ces gens-là feraient volontiers de Mozart le valet de chambre de Wagner. Mais si Richard Wagner était une étoile? que d'imitateurs médiocres, à la faveur de ses rayons, se sont insinués chez nous et que nous nous plaignons à adorer! Je le répète, nous ne devons pas perdre de vue les travaux de la nouvelle école allemande, lire depuis les œuvres de MM. Van Boum et Ignaz Brüll, compositeurs berlinois, Bargiello, Brahms, Kiel, Dvorák, Max-Brüch, Telefsen, Bronsart (amateur distingué), Götze, Reineke, Jadassohn, Scharwenka, Gernsheim, jusqu'à celles du regretté Joachim Raff, qui tendait, lui, à se rapprocher de l'école française. Ses trios pour piano, violon et violoncelle, son Rigodon pour violon et piano, et sa célèbre cavatine, trahissent un faible pour notre tempérament musical. Il n'est pas le seul: les Fesca, MM. Taubert et Gouvy passeraient aisément pour des compositeurs français. Comment expliquer que des maîtres excellents, à la fois exécutants et compositeurs si remarquables, s'accordent à donner à la musique allemande moderne une préférence marquée sur la leur? Les programmes de concerts le prouvent surabondamment. Qui donc en souffre, si ce n'est notre patriotisme,

notre amour-propre, nos intérêts commerciaux? Je voudrais que ce fût simplement question de mode, que la science quand même, la science toujours, la science partout. Mais doit-elle donc prédominer, la science, en faisant de l'inspiration une question secondaire?... A mon humble avis, nul ne doit écrire s'il ne le sait pas; mais la pensée doit tenir invariablement la première place et être soutenue, enrichie, présentée avec la logique que nous donne l'étude, sans torture d'esprit; et surtout, qu'il nous soit permis de ne pas perdre de vue la mélodie, souvent noyée dans un entrecroisement de combinaisons multiples peu faites pour vulgariser notre grand art! L'engouement pour les noms étrangers est chez nous inexplicable, et pour peu que cette invasion étrangère s'accroisse, c'en est fait des œuvres françaises, vouées dès lors à l'oubli... peut-être au dédain.

N'avons-nous pas des modèles, dans notre chère patrie, pleins de science aussi, eux, de charme, de goût et de cœur: l'illustre auteur de *Mignon*, d'*Hamlet*, de *Françoise de Rimini*; celui non moins illustre, génial, de *Faust*, de *Roméo* et de tant d'œuvres ravissantes; et Massenet, Saint-Saëns, Pessard!... Ah! messieurs, si ces grands artistes condescendaient à nos vœux et qu'ils voulussent bien nous doter de nombreuses pièces instrumentales dites de musique de chambre, ils gagneraient sur ce terrain-là encore de nouvelles batailles et prouveraient une fois de plus que le pays où mûrit le raisin vaut bien celui où fleurit l'oranger... et surtout la patrie du houblon!

Quant à nous, messieurs, travaillons pour la gloire de notre pays, par le talent, l'esprit et le cœur, le cœur surtout: restons Français!

EMILE LÉVÊQUE.

AMBROISE THOMAS EN BELGIQUE

Ambroise Thomas a été samedi l'objet d'une chaleureuse ovation à la Société royale d'Harmonie, où un concert était donné en son honneur. La bienvenue lui a été souhaitée par M. Félix Gibar.

Le concert qui a suivi la réception, composé exclusivement d'œuvres du maître, a pleinement réussi. L'éminent compositeur a répondu au discours de bienvenue par une improvisation charmante, dite d'une voix pénétrante et qui a produit une très vive impression. L'orchestre de l'Harmonie lui a offert une superbe couronne.

Le clou du concert, d.t. l'*Estât*, était la présence de la jeune et charmante violoniste Mlle Clotilde Balthasar, fille de M. Balthasar, le compositeur bien connu, Mlle Balthasar a joué le fameux *Concerto Pathétique* qui, il y a trois ans, fut exécuté pour la première fois à l'Harmonie par Mlle Tayau, qui déjà l'avait fait entendre à Paris avec un grand succès constaté par les principaux journaux de la grande capitale. Mlle Balthasar, disons-le franchement, n'a rien à envier à sa devancière. Outre son grand talent, elle possède encore les qualités les plus précieuses propres au violoniste: elle joue avec une justesse exquise, son jeu est ample et correct, elle a du sentiment, de la fougue, un archet puissant, elle exprime avec netteté et interprète avec conviction. L'avenir de notre jeune compatriote sera brillant, nous pouvons le dire sans crainte, car elle a tout ce qu'il faut pour réussir brillamment. Le succès obtenu par Mlle Balthasar dans le *Concerto pathétique*, de Balthasar Florence, comme dans le *Souvenir d'Amérique*, de Vieuxtemps, a été très grand et bien mérité.

Françoise de Rimini a été considérablement remaniée, des coupures ont été faites dans le prologue, et Ambroise Thomas a ajouté à la partition un duo et un trio complètement inédits.

Voici la distribution de *Françoise de Rimini*: Paolo, M. Warrot; Malestra, Corfait; Guido, père de Francesca, Guilabert; Francesca, Mme Poissenot; Ascanio, page de Paolo, Mme Mounier; Dante, M. Leroy; Virgile, M. Letellier.

Les décors sont de MM. Celos et Bernier; les costumes de MM. Feignaut, Raulin et Marest frères.

Par voie télégraphique.

Anvers, 11 décembre, 11,45 du soir.

La première de "Françoise de Rimini" a eu lieu ce soir devant une

salle brillante. L'œuvre de M. Ambroise Thomas a été bien accueillie, le premier acte et le prologue ont surtout été bien applaudis. Après le troisième acte : ovation au maître français, que le public appelle avec insistance sur la scène. Mais le directeur du Conservatoire de Paris se soustrait à ces manifestations palmées et fleuries qui ont un caractère tout anversois. M. Warot l'ayant désigné dans sa loge, M. A. Thomas s'est levé et a salué la salle. Le quatrième acte a été froid. L'exécution a été bonne. Warot, excellent, meilleur même que Sellier à l'Opéra de Paris, de l'avis de l'auteur. Mlle Poissenot très sympathique dans le rôle de Francesca.

L'orchestre était dirigé par M. Mangin, venu de Paris pour conduire cette représentation.

Le Guide Musical, Bruxelles.

DE TOUT UN PEU

Mario vient de mourir à Rome.

Né à Cagliari, en Sardaigne, en 1808, le marquis Giuseppe de Candia, après avoir quitté l'armée italienne et mené joyeuse vie à Paris, grand seigneur, ne crut pas déroger en entrant à l'opéra, alors dirigé par Duponchel : le 30 novembre 1838 il y débuta sous le nom de Mario, dans *Robert le Diable*. Son triomphe commença dès la première soirée.

En 1839, Mario fit une manière de révolution en osant chanter *le Comte Ory*, où, comme on sait, il doit se travestir en nonne, avec sa propre barbe et ses propres moustaches.

Puis, après avoir créé le *Drapier*, d'Halévy, une chute sans retentissement, il passa aux Italiens où il se trouva en compagnie des Tamburini, des Lablache, des Rubini, à côté de Grisi et des Persiani.

Là, pendant plus de vingt ans, Mario se fit applaudir dans tous les chefs-d'œuvre de l'art contemporain, interprétant à miracle Mozart, Rossini, Donizetti, Bellini, Verdi.

À l'étranger, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, partout, il cueillit les mêmes lauriers, jusqu'à la fin de sa carrière artistique, 1869, ayant conservé la magie de toutes les grâces, et le charme d'une éternelle jeunesse.

Marié à Giulia Grisi, deux filles restent de cette union.

Mario qui eut toute la gloire, tous les triomphes, toutes les fortunes, est mort pauvre cependant. C'est que Mario fut réellement un artiste.

—Revue du monde musical et dramatique de Paris

**

Le 18 de ce mois, Mlle Euphémie Coderre, assistée de quelques amateurs de bonne volonté, donnait un concert au Queen's Hall. La vaste salle était comble et on remarquait dans l'auditoire l'élite de la société montréalaise.

Mlle Coderre est une pianiste de talent ; elle joue avec beaucoup de précision et possède un mécanisme admirable, mais c'est tout. De plus nous nous permettrons de lui faire remarquer que son choix de musique laissait beaucoup à désirer l'autre soir et qu'à part, le concerto de Mendelssohn il n'y avait absolument rien sur le programme.

Il nous a fait plaisir d'entendre Mlle Hortense l'aveugle. Cette jeune fille a fait des progrès étonnants pendant le court séjour qu'elle a fait en Europe, et elle a chanté la *Cavatine du Page* des Huguenots avec infiniment de goût.

Il nous a semblé cependant que sa voix avait un peu diminué, mais c'est peut-être dû à la manière dont elle a été accompagnée. Nous aimerions à l'entendre dans de meilleures conditions, et nous attendrons cette occasion pour lui dire tout ce que nous pensons.

**

On nous annonce que Mr Grau nous arrivera à la fin de janvier avec Aimée, Angèle, Duplan, Mezières et une troupe d'opérette.

**

On écrit de Saint-Petersbourg, que les répétitions d'ensemble et générales de *Richard III*, l'opéra de MM. Emi-

le Blavet et Gaston Salvayre, ont commencé. La première était fixée au 18. Les auteurs, arrivés à Saint-Petersbourg depuis huit jours, ont surveillé et dirigé les dernières répétitions. M. Vizontini a monté d'une façon magnifique et somptueuse l'œuvre nouvelle de MM. Blavet et Salvayre. La dépense des décors et costumes s'élèvera à 150,000 francs. Ce sera la première fois qu'aura lieu, à Saint-Petersbourg, la première représentation d'un opéra français inédit.

Dans le courant de la saison d'hiver, le théâtre de Weimar donnera le *Quentin Durward* de Gevaert. Le Capellmeister Edouard Lassen apporte tous ses soins aux études de cet ouvrage qui n'a pas encore été monté en Allemagne.

**

De la *Revue du Monde Musical et dramatique* de Paris : Deux reprises à signaler au grand Théâtre de Bordeaux ; *Giralda et la Juive*. Le succès de M. F. Boyer dans le rôle du prince d'Aragon a atteint les plus hautes limites. Il a dû redire son air du troisième acte et les bravos l'ont accueilli de tous côtés.

Dans *la Juive*, toujours grand succès pour Mme Laville Ferminet dont le talent est inépuisable ; pour M. Merrit, dont la voix est toujours superbe ; pour M. Lubert, qui est de plus en plus en progrès ; pour M. Plain et Mlle Delcroix dont l'éloge n'est plus à faire.

**

La page d'orgue que nous donnons aujourd'hui est la fin de la grande Marche de St Saëns publiée dans le numéro de Novembre.

**

Le représentation de *Benvenuto Cellini* de Berlioz, donnée tout récemment à l'opéra de Leipzig sur la demande et en présence du roi de Saxe, a renouvelé le grand succès que cette œuvre avait obtenu à son apparition sur cette scène allemande. Le public a fait à l'œuvre et à ses interprètes un accueil enthousiaste.

Le roi de Saxe était d'ailleurs l'un des premiers à applaudir. Franz Liszt qui était arrivé de Weimar assistait au spectacle.

À propos de Benvenuto, les journaux allemands annoncent que MM. Choudens de Paris, à qui appartient la partition, vont racheter, si ce n'est déjà fait, à l'intelligent directeur du théâtre de Leipzig, M. Staegeman, ses décors et mise en scène de son régisseur M. Jendersky. Il aurait l'intention de monter l'ouvrage cet hiver à Paris. Mais à quel théâtre ? c'est ce qu'on ne dit pas.

Nous reproduisons du reste ce bruit sous toute réserve.

**

Nous apprenons la mort de Johann Gung'l l'auteur d'une multitude de compositions populaires ; valse, marches, polkas. Il avait su conquérir une notoriété presque égale à celle de Strauss et de Fahrbach, et il y a trois ans, il fut appelé pendant la saison des bals de l'opéra, à diriger l'orchestre du foyer.

Johann Gung'l est décédé, il y a quelques jours, à Pecks (Hongrie) dans sa soixante cinquième année.

**

Nous lisons dans un des derniers numéros de l'*Echo Musical* de Bruxelles ;

« Notre compatriote, M. Jehin-Prume, qui s'est fait une brillante réputation à l'étranger, vient d'arriver à Bruxelles où il résidera quelques mois. Il y a fort longtemps que l'excellent violoniste spadois ne s'est plus produit à nos concerts, aussi espérons-nous avoir bientôt l'occasion de l'applaudir dans l'interprétation d'une de ses compositions, dont on fait grand éloge. »

Feuilleton de "L'Album Musical"

DÉCEMBRE 1883.—No 12.

L'ABBE CONSTANTIN

DEUXIEME PARTIE

VIII

Jean se laissa tomber sur un fauteuil, près de la cheminée ; il resta là, accablé. Le vieux prêtre le regardait.

—Te voir malheureux ! mon pauvre enfant ! qu'une telle douleur tombe sur toi !... Cela est trop cruel, trop injuste !...

A ce moment, on frappa légèrement à la porte.

—Ah ! dit le curé... n'aie pas peur, Jean... je vais renvoyer...

L'abbé se dirigea vers la porte, l'ouvrit et recula comme devant une apparition inattendue.

C'était Bettina... Tout de suite, elle avait vu Jean, et allant droit à lui :

—Vous ! s'écria-t-elle... Oh ! que je suis contente !

Il s'était levé... elle lui avait pris les deux mains, et s'adressant à l'abbé :

—Je vous demande pardon, monsieur le curé, si c'est à lui d'abord que je suis allée... Vous, je vous ai vu hier... et lui, pas depuis vingt grands jours, pas depuis certain soir où il est parti de la maison triste et souffrant.

Elle tenait toujours les mains de Jean. Il ne se sentait la force ni de faire un mouvement ni de prononcer une parole.

—Et maintenant, continua Bettina, allez-vous mieux ? Non, pas encore... je le vois... encore triste... Ah ! comme j'ai bien fait de venir !... J'ai eu là une inspiration. Cependant, cela me gêne un peu, cela me gêne beaucoup de vous trouver ici. Vous comprendrez pourquoi lorsque vous saurez ce que je viens demander à votre parrain.

Elle abandonna les mains brûlantes de Jean, et se tourna vers l'abbé :

—Je viens, monsieur le curé, vous prier de vouloir bien entendre ma confession... oui, ma confession... Mais ne vous avisez pas de vous en aller, monsieur Jean. Je ferai ma confession publiquement. Je parlerai très volontiers devant vous... et même en y songeant, cela sera bien mieux ainsi. Asseyons-nous... voulez-vous ?

Elle se sentait pleine de confiance et de hardiesse. Elle avait la fièvre, mais cette fièvre qui, sur le champ de bataille, donne au soldat de l'ardeur, de l'héroïsme, et le mépris du danger. L'émotion qui faisait battre le cœur de Bettina plus vite qu'à l'ordinaire était une émotion haute et généreuse. Elle se disait :

—Je veux être aimée ! Je veux aimer ! Je veux être heureuse ! Je veux qu'il soit heureux ! Et puisque lui ne peut pas avoir de courage, c'est à moi d'en avoir pour nous deux, c'est à moi de marcher seule, la tête haute et d'un cœur tranquille, à la conquête de notre amour, à la conquête de notre bonheur !

Bettina, dès les premiers mots, avait pris sur l'abbé et sur Jean un complet ascendant. Ils la laissaient dire, ils se laissaient faire. Ils sentaient bien que l'heure était suprême, ils comprenaient que ce qui allait se passer là serait décisif, irrévocable, mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre en état de prévoir... Ils s'étaient assis docilement, presque automatiquement. Ils attendaient, ils écoutaient... Entre ces deux hommes éperdus, Bettina, seule, était de sang-froid... Ce fut d'une voix nette et précise qu'elle commença :

—Je vous dirai, d'abord, monsieur le curé, et cela pour mettre votre conscience pleinement en repos, je vous dirai que je suis ici avec le consentement de ma sœur et de mon beau-frère. Ils savent pourquoi je suis venue, ils savent ce que je vais faire. Ils ne le savent pas seulement, ils l'approuvent. C'est entendu, n'est-ce pas ? Eh bien ! ce qui m'amène, c'est votre lettre, monsieur Jean, cette lettre par laquelle vous avez appris à ma sœur que vous ne pouviez pas, ce soir, venir dîner avec nous et que vous étiez absolument obligé de partir. Cette lettre a dérangé tous mes projets... En effet, ce soir,—toujours avec la permission de ma sœur et de mon beau-frère,—je voulais, après le dîner, vous emmener dans le parc, monsieur Jean, m'asseoir avec vous sur un banc,—j'avais eu l'enfantillage de choisir le banc d'avance, tout à l'heure,—là, je vous aurais tenu un petit discours, très préparé, très étudié, presque appris par cœur, car, depuis votre départ, je ne pense qu'à ce petit discours. Je me le récite à moi-même du matin au soir. Voilà donc ce que je me proposais de faire, et vous comprenez que votre lettre... Je me suis trouvée fort embarrassée... J'ai un peu réfléchi et je me suis dit que, si j'adressais mon petit discours à votre parrain, ce serait à peu près comme si je vous l'adressais à vous-même. Je suis donc venue, monsieur le curé, vous prier de vouloir bien m'écouter.

—Je vous écoute, mademoiselle, balbutia l'abbé.

—Je suis riche, monsieur le curé, je suis très riche, et, à vous parler franchement, j'aime beaucoup mon argent, oui, je l'aime beaucoup ! Je lui dois ce luxe qui m'entoure, ce luxe qui, je l'avoue,—c'est une confession,—ne m'est aucunement désagréable. Mon excuse, c'est que je suis encore bien jeune, cela passera peut-être avec l'âge... Mais enfin, cela n'est pas bien sûr. J'ai une autre excuse, c'est que si j'aime un peu mon argent pour les agréments qu'il me procure, je l'aime beaucoup pour le bien qu'il me permet de faire autour de moi. Je l'aime en égoïste, si vous voulez, pour la joie que me cause le plaisir de donner... Enfin, je crois que ma fortune n'est pas trop mal placée entre mes mains. Eh bien ! monsieur le curé, de même que vous avez vous, charge d'âmes, il me semble que j'ai, moi, charge d'argent. Je me suis toujours dit : " Je veux que mon mari soit, avant tout, digne de partager cette grande fortune, je veux être bien certain qu'il en fera bon usage, avec moi, tant que je serai là, et, après moi, si je dois m'en aller de ce monde la première." Je me disais encore autre chose... Je me disais encore : " Celui qui sera mon mari, je veux l'aimer ! " Et voilà, monsieur le curé, où véritablement commence ma confession. Il est un homme qui, depuis deux mois, a fait tout ce qu'il a pu pour me cacher qu'il m'aimait... Mais cet homme, je n'en doute pas, il m'aime... Jean, n'est-ce pas, vous m'aimez ?

—Oui, dit Jean, tout bas, les yeux fermés, comme un criminel, je vous aime !

—Je le savais bien, mais enfin j'avais besoin de vous l'entendre dire. Et maintenant, Jean, je vous en conjure, ne prononcez plus un seul mot. Toute parole de vous serait inutile, me troublerait, m'empêcherait d'aller jusqu'au bout et de vous dire ce que je tiens absolument à vous dire. Promettez-moi de rester là, assis, sans bouger, sans parler... Vous me le promettez ?

—Je vous le promets.

Bettina perdait un peu de son assurance, sa voix tremblait légèrement. Elle reprit cependant avec un enjouement un peu forcé :

—Mon Dieu, monsieur le curé, je ne vous accuse certainement pas de ce qui est arrivé, mais pourtant tout cela est un peu de votre faute.

—De ma faute !

—Ah ! ne parlez pas, vous non plus. Oui, je le répète, de votre faute. Je suis certaine que vous avez dit à Jean beaucoup de bien de moi, beaucoup trop. Peut-être sans ce-
1 il n'aurait pas songé... Et, en même temps, à moi, vous

me disiez beaucoup de bien de lui, — pas trop, non, non, mais enfin beaucoup ! — Alors, moi, j'avais tant de confiance en vous que j'ai commencé à le regarder et à l'examiner avec un peu plus d'attention. Je me suis mise à le comparer avec tous ceux qui, depuis un an, avaient demandé ma main. Il m'a paru qu'il leur était de toute manière absolument supérieur... Enfin il est arrivé qu'un certain jour... ou plutôt un certain soir... il y a trois semaines, la veille de votre départ, Jean, je me suis aperçue que je vous aimais... Oui, Jean, je vous aime !... Je vous en conjure, Jean ne dites rien... restez assis... ne vous approchez pas de moi. J'avais fait, avant de venir ici, provision de courage ; mais je n'ai déjà plus, vous le voyez, mon beau calme de tout à l'heure. J'ai encore cependant certaines choses à vous dire.. et les plus importantes de toutes. Jean, écoutez-moi bien. Je ne veux pas d'une réponse arrachée à votre émotion. Je sais que vous m'aimez... Si vous devez m'épouser, je ne veux pas que ce soit seulement par amour ; je veux que ce soit aussi par raison. Pendant ces quinze jours qui ont précédé votre départ, vous avez pris un tel soin de me fuir, de vous dérober à tout entretien, que je n'ai pas pu me montrer à vous telle que je suis. Il y a en moi peut-être certaines qualités que vous ne connaissez pas... Jean, je sais ce que vous êtes, je sais à quoi je m'engagerais en devenant votre femme, et je serais pour vous non pas seulement une femme aimante et tendre, mais aussi une femme courageuse et ferme. Je connais votre vie entière, c'est votre parrain qui me l'a racontée. Je sais pourquoi vous êtes soldat, je sais quels devoirs, quels sacrifices vous pouvez entrevoir dans l'avenir... Jean, n'en doutez pas, je ne vous détournerai d'aucun de ces devoirs, d'aucun de ces sacrifices. Si je pouvais vous en vouloir de quelque chose, je vous en voudrais peut-être de cette pensée.—oh ! vous avez dû l'avoir ! —que je vous souhaiterais libre et tout à moi, que je vous demanderais d'abandonner votre carrière. Jamais ! jamais ! entendez-vous bien, jamais je ne vous demanderai une pareille chose... Une jeune fille que je connais a fait cela, en se mariant ; elle a fait une chose qui était mal... Je vous aime et je vous veux tel que vous êtes. C'est parce que vous vivez autrement et mieux que tous ceux qui m'ont désirée pour femme que je vous ai, moi, désiré pour mari. Je vous aimerais moins, je ne vous aimerais peut-être plus du tout, —cela me serait bien difficile cependant,—si vous vous mettiez à vivre comme vivent tous ceux dont je n'ai pas voulu. Quand je pourrai vous suivre, je vous suivrai, et partout où vous serez sera mon devoir, partout où vous serez sera mon bonheur. Et si le jour arrive où vous ne pourrez pas m'emmener, le jour où vous devrez partir seul, eh bien ! Jean, ce jour-là, je vous promets d'avoir du courage, pour ne pas vous enlever votre courage à vous... Et maintenant, monsieur le curé, ce n'est pas à lui, c'est à vous que je m'adresse... je veux que ce soit vous qui répondiez... pas lui. Dites... s'il m'aime et s'il me sent digne de lui, serait-il juste de me faire expier si durement ma fortune?... Dites... ne doit-il pas accepter d'être mon mari ?

—Jean, dit gravement le vieux prêtre, épouse-la... c'est ton devoir... et ce sera ton bonheur !

Jean s'approcha de Bettina, la prit dans ses bras et posa sur son front un premier baiser.

Bettina se dégagea doucement, et s'adressant à l'abbé :

—Et maintenant, monsieur le curé, j'ai encore quelque chose à vous demander... Je voudrais... je voudrais...

—Vous voudriez ?...

—Je vous en prie, monsieur le curé, embrassez-moi.

Le vieux prêtre l'embrassa sur les deux joues, paternellement, et ensuite Bettina :

—Vous m'avez dit bien souvent, monsieur le curé, que Jean était un peu votre fils,—moi aussi, n'est-ce pas ? je serai un peu votre fille. Cela vous fera deux enfants, voilà tout !

Un mois après, le 12 septembre, à midi ; Bettina, dans la plus simple des robes de mariée, traversait l'église de Longueval, pendant que, placée derrière l'autel, la fanfare du 9^e d'artillerie sonnait joyeusement sous les voûtes de la vieille église.

Nancy Turner avait sollicité l'honneur de tenir l'orgue en cette circonstance solennelle, car le pauvre petit harmonium avait disparu. Un orgue aux tuyaux resplendissants se dressait dans la tribune de l'église. C'était le cadeau de noces de miss Percival à l'abbé Constantin.

Le vieux curé dit la messe. Jean et Bettina s'agenouillèrent devant lui ; il prononça la formule de la bénédiction et resta ensuite, pendant quelques instants en prière, les bras étendus, appelant de toute son âme les grâces du ciel sur la tête de ses deux enfants.

L'orgue fit alors entendre cette même rêverie de Chopin que Bettina avait jouée, la première fois qu'elle était entrée dans cette petite église où devait être consacré le bonheur de sa vie.

Et ce fut Bettina cette fois qui pleura.

LUDOVIC HALEVY.

FIN.

La Société Philharmonique a fait l'autre soir un fort joli cadeau à son directeur Mr Guillaume Couture.

Le Rév. Mr Norman, a lu une adresse au nom de la société et a remis à M. Couture une élégante bourse en soie contenant la somme de cent trente piastres.

Nos félicitations les plus sincères au jeune et intelligent chef de la Société philharmonique.

* * *

Du *Bulletin Musical* de Paris.

—Très intéressante soirée de débuts, hier, à l'Opéra-Comique.

Le programme exceptionnellement chargé comprenait la *Nuit de St-Jean*, les *Noces de Jeannette*, le deuxième acte de *Richard* et la *Fille du régiment*.

Sauf les deux ténors, MM. Bolly et Cassira, qu'on trouve généralement faibles, tous les débutants se sont tirés à merveille de leurs rôles.

Il convient de citer en première ligne la basse Dulin, qui s'est montré chanteur et comédien accomplis dans le rôle de Sulpice.

Voilà un artiste qui fait honneur au Conservatoire et qui rendra de sérieux services à l'Opéra-Comique.

Mlles Bérengier et Vial ont obtenu le meilleur accueil du public ; c'était justice, mais qu'elles ne s'y trompent point ; il y avait plus d'encouragements que de satisfaction réelle dans les bravos qu'elles ont obtenus.

En résumé, excellente soirée pour la salle Favart.

M. Fugère est toujours le Jean absolument parfait des *Noces de Jeannette*, M. Caroul est un blondel hors de pair.

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de L'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILIATREULT et Cie.

25 Rue St. Gabriel

Boîte 325 B. P.

Montréal.